

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 30

Artikel: Coins de chez nous : la Baumine
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214848>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 26 juillet 1919. — Coins de chez nous (Jean des Sapins). — Les trois poules (V. F.). — On rétoûa dé fère (Luvi dou prâ d'Amon). — Les chants nationaux. — Les armoiries des communes vaudoises. — Dimanche (Pierre Alin). — Conférence contradictoire. — A ceux qui ont défendu la patrie. Feuilleton : La maison du Chat-qui-pelote (Honoré de Balzac), suite. — Boutades.

COINS DE CHEZ NOUS

La Baumine.

Au haut de la crête qui sépare le vallon de la Combette du pâturage de Grange-Neuve, il y a là, dans une dépression du sol, une tache d'un vert sombre. L'herbe y est déjà haute, tandis qu'ailleurs on la voit courte et serrée; le pied enfonce un peu dans le sol marneux et, de toutes parts, l'eau apparaît : c'est la source.

A peine émerge-t-elle du sol que déjà cette eau se creuse un lit dans les cailloux; deux pas plus loin, on entend un bruit de cascade. Cette eau, dont on aurait de la peine à remplir le creux de sa main, s'en va claire et murmurante, en balançant, dans sa course rapide, les premiers populus qui se penchent sur elle.

Dans le joli vallon, pittoresque et discret, fermé aux regards par les vieux sapins rabougris dont la tige épaisse et noueuse et la ramure décharnée ont bravé les vents d'orage, la Baumine s'en va tout droit vers le Levant. Située à vingt mètres plus au sud, sa source aurait donné naissance à un affluent du Rhône. Mais sa destinée l'appelait ailleurs : elle s'en va résolument vers le grand fleuve du Nord. Du sommet des Aiguilles, comme des crêtes du Suchet, on devine son cours au milieu du pâturage parce que, de distance en distance, un sapin aux branches pendantes ou un hêtre tordu s'incline sur son onde.

Tout en descendant vers la plaine comme un serpent peureux qui se glisse brusquement sous les herbes, la petite rivière qui vient de naître reçoit des affluents : ruisselets temporaires, rigoles de pâturages et minces filets d'eau sortant des dernières neiges qui, dans certaines combes, séjournent jusqu'en juin. Maintenant les populages deviennent rares. De hautes herbes les remplacent qui envahissent les berges, parmi lesquelles on distingue les reines des prés dont les blancs panaches se balancent, en plein été, au moindre souffle du vent, faisant tomber dans l'eau une pluie de pétales. Les vaches paissent dans le pâturage; parfois on les voit descendre jusqu'à la rivière. Sous une petite cascade, l'eau est là qui semble se reposer de sa course, et ce creux rempli jusqu'aux bords à l'aspect d'une cuvette. Une à une, les vaches s'y abreuvent puis, relevant la tête, elles regardent longtemps la forêt, les rochers et la plaine qu'on aperçoit là-bas, dans l'échancrure de la montagne.

Mais voici que la Baumine arrive à l'extrémité du petit vallon qui n'a guère plus d'un kilomètre de longueur. La forêt est là; la pente du sol augmente; alors elle se précipite en avant,

bousculant les pierres, roulant les troncs d'arbre et entraînant avec elle les branches qui plongent dans son onde. Ici et là, elle se creuse des retraites profondes où vit tout un monde d'insectes et d'animaux divers. Et quand le soleil réussit à percer l'épaisseur du feuillage, ses rayons mettent partout des ronds de lumière.

Voici le pont des Mouilles, vieux pont de bois qu'on répare souvent et que, de temps à autre, elle emporte au moment des grosses eaux. Dès lors la petite rivière prend tout à fait l'aspect d'un torrent de montagne. Les grands sapins, aux fûts énormes où la résine pleure, campent sur ses bords comme une armée innombrable. Leurs racines noueuses, profondes et tourmentées ne suffisent pas à la maintenir dans son lit. Comme si elle redoutait la lumière, la verdure et le ciel bleu, on la voit s'enfoncer de plus en plus dans la forêt : torrent rapide qui coule vers l'étang de Gramecey où son eau stationne un instant avant de reprendre sa course folle.

La pente devient encore plus rapide et, peu à peu, la Baumine se rapproche de la plaine. Tournée de plus en plus vers l'Est, elle forme une vallée transversale aux cluses profondes. Elle causerait partout des ravages si l'homme n'était intervenu. En effet, de distance en distance, des barrages de pierres sèches couronnées de maçonnerie régularisent son cours. Et ses eaux que, là-haut, dans le pâturage, rien ne retenait, descendent sagement, par cascades successives, jusqu'au village.

Les vieux murs qui l'emprisonnent sont tout fleuris de chélidoines et d'orties. Et les maisons, qui furent jadis des scieries, sont assises sur ses bords comme des grand-mères qui, ayant bien travaillé toute leur vie, se reposent maintenant de leurs fatigues. Ici et là, des jardinets, des carrés de légumes et, plus bas, des vergers, de beaux vergers peuplés de pommiers, de poiriers et de noyers dont l'ensemble a l'aspect d'une forêt.

L'eau de la Baumine, conduite dans un canal, fait encore marcher cinq scieries. L'eau tombe sur la grosse roue aux planches moussues et aux algues verdâtres tandis que, sous le hangar, la grande lame d'acier, aux dents agüies, mord dans le bois, transformant les « billons » en planches ou en solides madriers. On la voit, cette scie, qui monte et descend d'un mouvement régulier, et, chaque fois, un jet de sciure tombe sur le sol.

Maintenant la rivière coule dans la plaine. Mais, comme si elle ne pouvait s'éloigner du Jura qui lui a donné la vie, on la voit suivre le pied des rochers et contourner les derniers éboulis. Par moments, elle coule avec lenteur sous les aulnes verts dont les rameaux s'entre-lacent. Sur son eau calme et pure les oiseaux passent et repassent, cependant que le pêcheur, sa ligne en main, remonte le courant, attendant la truite qui ne vient pas.

De nouveau les hêtres aux puissantes frondaisons lui font la conduite, jalonnant son cours sinueux. Dans les prés humides du voisinage, les trolles mettent partout — au printemps — la tache claire de leurs corolles d'or, et sur les

berges, entre les roseaux, les joncs et les hautes herbes, on distingue ça et là les premiers iris jaunes.

Mais la Baumine quitte bientôt cette région marécageuse. La montagne cesse brusquement tandis qu'on aperçoit les gorges de Covatannaz où bouillonne l'Arnon. Entraînée par la pente, la Baumine s'y précipite. D'abord, elle semble vouloir résister, puis, vaincue par la force du courant et par les remous, elle s'abandonne et se laisse emporter vers le lac de Neuchâtel.

Là-haut, sous le grand soleil, les rochers impassibles brillent comme un miroir.

JEAN DES SAPINS.

La prise. — Un pasteur causait avec un jeune homme qui n'était pas précisément un modèle de vertu.

Dans un mouvement qui lui était familier, le pasteur présenta sa tabatière à son interlocuteur.

— Merci, monsieur le pasteur, fait le jeune homme, je n'ai pas ce défaut-là.

— Si c'était un défaut, vous l'auriez, riposta l'ecclésiastique. — A. C.

LES TROIS POULES

C'EST une ancienne lessiveuse. Peut-être s'appelle-t-elle Mme Sturzenegger; mais on ne la connaît que sous le nom de « la mère Stourtz ». Durant un demi-siècle, elle a blanchi le linge d'innombrables familles de citadins. Ses maigres économies, amassées sou par sou, lui permettent de vivre sans être à la charge de personne. Depuis qu'elle ne va plus en journée, elle habite une maisonnette de la banlieue. C'est là que nous l'avons retrouvée, dimanche dernier. Alerté et droite encore, malgré ses septante ans, elle se tremoussait dans un jardinet grand comme un mouchoir de poche.

— Entrez dans le *chardin*, nous dit-elle, avec son accent des bords de l'Aar, et venez voir mes *boules* dans le *boulailier*.

— Vous avez un poulailler ?

— Foui ! et che l'ai toute faite moi-même !

Sous une toiture de carton goudronné, c'est une loge dont les ais proviennent de caisses à macaronis. Un minuscule chalet de l'Oberland sert de dortoir à mesdames les poules. Du perchoir, fait d'un manche de balai, elles y montent par une étroite rampe à gradins. Tout cela coquet et bien ajusté.

Il fallut admirer ensuite les poules, une noire, une grise et une grosse jaune, courte sur pattes. Familières, elles mangeaient dans la main de leur maîtresse. Elle a baptisé la jaune *Grilli*; la grise, *Babeli*; la noire, *Margareth*.

Cette petite basse-cour, elle y rêvait toute jeune fille encore. Ses épargnes lui eussent permis à la rigueur d'acquiescer la maisonnette et le carré de jardin, mais il ne lui serait pas resté un centime pour autre chose. Et elle tenait avant tout à posséder en propre au moins trois poules. « Trois poules comme celles-ci, nous